

Sandrine Schiano-Bennis

(Docteur ès lettres de l'université de Paris-IV Sorbonne)

**Portée et postérité épistémologiques de *Bouvard et Pécuchet*
à la fin du XIX^e siècle. Le trouble de la connaissance**

La vérité d'aujourd'hui devient erreur demain, tout est incertain, variable et contient en des proportions inconnues des quantités de vrai comme de faux. À moins qu'il n'y ait ni vrai ni faux. La morale du livre me semble contenue dans cette phrase de Bouvard : « La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut découvrir. »

(Guy de Maupassant, *Le Gaulois*, 6 avril 1881)

Science et littérature ont traversé conjointement, à la fin du XIX^e siècle, ce qu'il a été convenu de nommer l'ère du désenchantement. Ce désenchantement s'en référait plus précisément à une crise épistémique dont les projections idéologiques allaient se déployer entre l'émergence de la thermodynamique et la découverte de l'entropie ; entre le caractère essentiel du temps et la suspension des origines sacrées qu'accompagne l'étude des formations géologiques, des espèces, des sociétés et des langages ; et, plus particulièrement, entre la philosophie de l'évolutionnisme et l'avènement de l'astronomie.

Des écrits de Gustave Flaubert à ceux de Maurice Maeterlinck, du savoir naturaliste aux tentations du symbolisme, nous retrouvons un similaire écho des controverses philosophico-scientifiques du temps, résonnant tel un bien curieux leitmotiv : mise en branle des savoirs, mise en branle de la fiction, d'une part, béance du réel et limites des formes de l'induction et de l'expérimentation, d'autre part. Comme si l'examen des conquêtes de la science se retrouvait au cœur du débat esthétique. La science s'y voyait taxée de « suprême illusion », qu'il s'agisse de ce constat dressé par Maurice Barrès, suivant de trois ans la publication posthume de *Bouvard et Pécuchet* :

La science n'est-elle pas la suprême illusion, le dernier anneau de cette chaîne à laquelle l'esprit humain s'accroche et se balance dans la nuit qui l'enserme¹ ?

Ou celui, plus tardif, de Remy de Gourmont, témoin assidu et attentif des découvertes de son siècle :

La science veut connaître et faire connaître [...] Et que cherche-t-elle ? Une chimère, la Vérité. Elle la cherche en sachant bien qu'elle ne la trouvera pas [...] La science est la seule vérité et elle est le grand mensonge².

Ou encore, puisque cité, cet aveu de Maurice Maeterlinck :

Non, ne faisons pas de lois avec quelques débris ramassés dans la nuit qui entoure nos pensées³.

¹ Maurice Barrès, *Anatole France*, Paris, Charavay frères éditeurs, 1883, p. 21.

² Remy de Gourmont, « L'Art et la Science », *Promenades philosophiques*, première série, Paris, Mercure de France, 1905, p. 127-128.

Le doute appartient aux savants et aux littérateurs, lesquels ont su saisir sur le vif les torsions existentielles de leur époque. La remise en question des savoirs fixe alors les champs théoriques et poétiques, que l'on retrouve diversement dans les œuvres de Gustave Flaubert, puis de Guy de Maupassant, Maurice Barrès, Anatole France ou Remy de Gourmont. Nulle trace explicite ou allusion récurrente à *Bouvard et Pécuchet*, cependant, chez les auteurs que nous venons de nommer, même si l'on perçoit une méditation similaire sur l'impossibilité de réduire le monde à des lois savantes, une variation constante sur le thème de l'imposture d'une science omnipotente. C'est cette méditation, justement, que nous comptons explorer par l'entremise des deux personnages flaubertiens, celle d'une traversée pour le moins suspicieuse des savoirs, minant l'ensemble des débats idéologiques des années 1880-1900. Car à travers l'appropriation des discours scientifiques par deux néophytes, Flaubert met en œuvre une critique forte et dévastatrice des sciences de son temps, vaste mise en abyme de ce « gouffre d'ignorance » – l'expression est d'Hippolyte Taine – au bord duquel la science doit nécessairement s'arrêter⁴. Les découvertes tour à tour enthousiastes et déçues de Bouvard et Pécuchet annoncent un trouble ambiant de la connaissance que mine une remise en question d'un réalisme naïf : elles s'offriraient ainsi comme une véritable grille de lecture épistémologique... ou contre-épistémologique.

Des savoirs incertains à la « décevance du vrai »⁵

« Nous qui avons appris à lire dans les livres de Darwin, de Spencer et de Taine », écrivait Anatole France dans son article sur Gustave Flaubert⁶. De 1875 à 1880, ce n'étaient que planches de physique, de chimie et d'astronomie. Un livre entier ne suffirait pas à rendre compte de la phénoménale amplitude des découvertes et expériences scientifiques au tournant des années 1880. Faut-il dans cette optique rappeler l'échange épistolaire entre Marcellin Berthelot et Ernest Renan énumérant les perspectives ouvertes par les sciences nouvelles⁷ ? Ou louer, tel Edmond About, la rapidité foudroyante du développement de chaque science⁸ ?

³ Maurice Maeterlinck, *Joyselle*, acte V, Paris, Fasquelle, 1903, p. 171. Il convient toutefois de nuancer cet aveu, les propos de Maeterlinck se situant dans l'optique d'un farouche anti-intellectualisme.

⁴ Hippolyte Taine, « Stuart Mill », *Histoire de la littérature anglaise*, neuvième éd., t. V, Paris, Hachette, 1893, p. 394.

⁵ L'expression est redevable du titre d'un ouvrage d'Edmond Thiaudière, *La Décevance du vrai*, L. Westhausser, 1893.

⁶ Anatole France, « Les idées de Gustave Flaubert », *La Vie littéraire*, troisième série, Paris, Calmann-Lévy, 1891, p. 306.

⁷ Ernest Renan, dans sa lettre adressée à Marcellin Berthelot, ne cache pas son admiration pour des sciences telles que la mécanique, la physique, la chimie ou la biologie, « Les sciences de la nature et les sciences historiques », *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1863, repris dans *Dialogues et Fragments philosophiques*, in : *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Calmann-Lévy, 1947, p. 633-650. « Qui sait si l'homme ou tout autre être intelligent n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie, la loi de l'atome ? Qui sait si, étant maître du secret de la matière, un chimiste prédestiné ne transformera pas toute chose ? Qui sait, si, maître du secret de la vie, un biologiste omniscient n'en modifiera pas les conditions [...] ? », *op. cit.*, p. 647.

⁸ Edmond About, *Le Progrès*, Paris, Hachette et Cie, 1864, p. 34-35.

« Que de choses à connaître ! que de recherches » assurément, pour nos « deux vieillards abécédaires », pour reprendre l'expression consacrée par Albert Thibaudet⁹ ! Dans un siècle où la science et le progrès ne s'encombraient pas de doutes, ces deux modestes copistes parisiens s'enfoncent dans une pathétique course aux connaissances mêlant effrontément arts, sciences et techniques. Et de se targuer de chimie et d'agronomie, avant de tenter successivement l'aventure de la géologie, de la paléontologie puis de la médecine. Effleurant du bout des doigts quelque expérience de phrénologie, épluchant cours de Regnault et manuels de Raspail, caressant les époques de la nature ou chérissant l'histoire de France façon Sismondi, aucune pratique scientifique, aucune forme d'amateurisme ne leur est inconnue : quête inavouée et inavouable de vouloir toucher le « bout de la terre », de lever, dans cette effroyable masse de connaissances remuées, « des choses à la fois confuses et merveilleuses » appartenant à un « horizon plus lointain »¹⁰ ?

On associe souvent au XIX^e siècle – époque de Lyell, Darwin et Wallace – la force d'une science tentaculaire et totalitaire éclairant les territoires de la culture et de la nature humaine, morale et religion comprises. Une science achevée, offrant une vision synoptique et intelligible de l'horizon naturel, un savoir unifié, capable de déduire la totalité du réel de quelques formules « expérimentales », voire d'un « axiome éternel »¹¹, n'était pas sans séduire les esprits : le désir de connaître revendiquait un souci constant de systématiser, comme l'explique Taine en conclusion de son ouvrage. La planète Terre, « reconnue de manière sauvage », devenait objet de science, et la fièvre d'invention se résorbait volontiers en « une fièvre d'inventaire »¹². Le grand rêve des sciences de la nature n'était-il pas finalement de vouloir résorber tout le « grand drame du monde » en un problème de mécanique moléculaire dont on trouverait quelque jour la formule¹³ ? Entre planches de physique et fièvres d'inventaire, les années 1860-1880 ont plongé les esprits dans une lente « scientification » du monde que juguleront les effets d'un matérialisme à outrance et d'une création rendue soudainement « naturelle », pour reprendre le titre de l'essai de Ernst Haeckel¹⁴. La notion de miracle et de surnaturel s'était entre-temps évanouie « comme un vain mirage, un préjugé suranné »¹⁵. L'optimisme progressiste du scientisme menait une guerre offensive – ne saurait s'en dédire un Marcellin Berthelot – contre les fantômes des métaphysiques et des théologies au profit d'un univers organisé et raisonnable. Ernest Renan, apôtre enthousiaste, qui, près d'un demi-siècle auparavant, avait chanté en périodes magnifiques l'avenir de la science et de ses bienfaits, avait assisté à cette débauche de certitudes. Son aveu ouvrait des perspectives inattendues :

⁹ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, édition présentée et établie par Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991, p. 55. Toutes les références à *Bouvard et Pécuchet* sont tirées de cette édition. Albert Thibaudet, « Bouvard et Pécuchet », in : *Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1992, p. 206.

¹⁰ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 61.

¹¹ Hippolyte Taine, *Les Philosophes classiques du XIX^e siècle en France* (1888), Genève, Slatkine, 1979, p. 351.

¹² Michel Serres, *Hermès III. La Traduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, p. 160-162.

¹³ Jules Soury, « Louise Ackermann, poète et philosophe », *Le Gaulois*, 7 juin 1881.

¹⁴ Ernst Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, traduit de l'allemand par Ch. Letourneau, Paris, C. Reinwald, 1874.

¹⁵ Marcellin Berthelot, *Les Origines de l'alchimie*, préface, Paris, G. Steinheil, 1885, p. VI.

Quand donc cesserons-nous d'être de lourds scolastiques et d'exiger sur Dieu, sur l'âme, sur la morale, des petits bouts de phrase à la façon de la géométrie ? Je suppose ces phrases aussi inexactes que possible, elles seraient fausses, par leur absurde tentative de définir, de limiter l'infini¹⁶.

Car vouloir à tout prix réduire le monde à des lois savantes, n'était-ce point se hâter, comme le laissait supposer Renan, vers sa dissolution finale ? Entre rationalisme exacerbé et scientisme désabusé, le lecteur se rappellera sans doute les cocasses et dévastatrices investigations de *Bouvard et Pécuchet* s'en prenant à la Babel de la science, dont la cartographie du champ d'exploration reposait sur une trouble érection de doctrines diverses et contradictoires. Dans cette « œuvre colère » où l'auteur entendait « vider son fiel » avant de mourir du « dégoût de l'infection moderne »¹⁷, Gustave Flaubert livrait, par le truchement de ces deux bons hommes, une singulière intuition « littéraire » :

La science est faite, suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand, et qu'on ne peut découvrir¹⁸.

Une telle intuition peut-elle se mesurer à l'aune d'une hypothèse scientifique ? Passant en revue « toutes les idées modernes », *Bouvard et Pécuchet* se définit assurément comme « la pièce d'archives où la postérité lira clairement les espoirs et les déboires d'un siècle »¹⁹. Mais Flaubert entendait-il discourir sur les limites de l'esprit humain ou sur la prétention ridicule de ceux qui croient savoir²⁰ ?

L'œuvre flaubertienne, ode au règne de l'universelle bêtise, semble pourtant au détour d'une page questionner précisément cette hypothèse scientifique, comme le fera ultérieurement le savant Henri Poincaré, traçant des limites à la science, toujours sujette à révisions²¹. Certes, le savant croit en la réalité du monde extérieur, comme n'importe quel homme du sens commun. Mais il n'y croit pas d'une manière ingénue, comme le fait l'ignorant, qui s'en tient à son instinct naïf et irraisonné. Le savant en vient à raisonner sa connaissance elle-même, à vouloir la critiquer. Sans aller jusqu'à parler de « banqueroute », celle nommée par Ferdinand Brunetière dans un pamphlet retentissant²², que penser en définitive de l'aveu de certains savants :

¹⁶ Ernest Renan, *L'Avenir de la science*, in : *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Calmann-Lévy, 1949, p. 771.

¹⁷ Gustave Flaubert, lettre à Ernest Feydeau, 28 octobre 1872, *Correspondance IV* (janvier 1869-décembre 1875), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 596. « Moi, il y a des fois où la colère m'étouffe ! Je voudrais noyer mes contemporains dans les Latrines », lettre à George Sand, 14 novembre 1871, *ibid.*, p. 417.

¹⁸ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 138.

¹⁹ Remy de Gourmont, *Le Problème du style. Questions d'art, de littérature et de grammaire*, Paris, Société du « Mercure de France », 1902, p. 106.

²⁰ Claudine Gothot-Mersch, *Bouvard et Pécuchet*, introduction, *op. cit.*, p. 22.

²¹ Henri Poincaré, *Science et hypothèse*, introduction Paris, Flammarion, 1902.

²² Ferdinand Brunetière, *La Science et la Religion*. « Réponse à quelques objections », Paris, Firmin-Didot et Cie, 1895, notamment p. 13-20. Banqueroute des prétentions, et non de la valeur de la science, idée que l'on retrouve également développée dans l'œuvre de Charles Renouvier, *Philosophie analytique de l'histoire*, t. IV, E. Leroux, 1897, p. 726.

La science aujourd'hui se transforme rapidement [...]. Aux débuts du XIX^e siècle, on avait cru pouvoir constituer les sciences de la nature dans des formules définitives. C'était une illusion qui s'est évanouie : toutes nos théories ont été modifiées²³.

La science traversait alors un état de crise généralisé, une mise en branle de la raison et de ses piliers qu'étaient devenus l'induction et l'expérimentation, rendant compte au passage de la « vanité de notre savoir »²⁴. L'omnipotence du savoir rationnel et analytique était sapée dans ses fondements mêmes par la vision qu'en offrait le regard épistémologique. Les espaces d'incertitude de la science faisaient simultanément affleurer l'infirmité et la vanité des savoirs séculaires, rendant bien suspecte toute envie de conclure.

Le temps du doute est aussi celui de *Bouvard et Pécuchet*. Ces incorrigibles croyants adhèrent puis rejettent tout aussi prestement cadres et moules des diverses sciences approchées, dans une sorte « d'examen des choses »²⁵ pour se projeter aux sources, au-delà « du conventionnalisme »²⁶ régentant hypothèses, discours et formes du savoir. Pour rompre le charme des « Proportions multiples »²⁷, Bouvard comme Pécuchet comptent bien trouver des repères, du moins un point fixe qui leur permettrait de développer leurs analyses sur un terrain stable. Mais comment lever la voile de l'incertitude quand une science, telle que la minéralogie, se heurte à la diversité colorée des matières, la géologie, à la « défectuosité » de la matière ou la chimie, à la notation « baroque » des corps simples et composés²⁸ ? Inanité de la médecine, encore, à recouvrir une définition raisonnable de la santé et de la maladie puisque « les ressorts de la vie nous sont cachés, les affections trop nombreuses, les remèdes problématiques »²⁹... Et impossible de s'en référer à l'histoire qui « change tous les jours » et dont la mouvance révèle tout au plus l'incapacité d'être en possession d'une « seule idée d'aplomb » sur les hommes et les faits d'une époque³⁰. Inutile également d'adresser une supplique à la rhétorique et espérer s'arrimer au rocher du langage quand la syntaxe conte au plus sa « fantaisie » d'être et la grammaire se borne à une « illusion »³¹. L'esthétique ? L'impossible définition du Beau finira par donner la jaunisse à Pécuchet³²... Les doctrines, décidément, ne sauraient s'accorder avec les œuvres, et tout système de compréhension du monde reposant sur le joug systématique de l'intellect serait une bien coupable hérésie. De toute façon, nous connaissons tout au plus « quelques endroits de l'Europe. Quant

²³ Marcellin Berthelot, « L'évolution des sciences au XIX^e siècle », *Science et libre pensée*, Calmann-Lévy, 1905, p. 226.

²⁴ Hippolyte Ferens-Gevaert, « L'illusion scientifique », *La Tristesse contemporaine, essai sur les grands courants moraux et intellectuels du XIX^e siècle*, Paris, F. Alcan, 1899, p. 2.

²⁵ « Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la Science. Qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses », lettre à George Sand, 8 septembre 1871, *Correspondance IV, op. cit.*, p. 376.

²⁶ Nous empruntons cette expression à Jean-Claude Pont dans son article « Aux sources du conventionnalisme », in : *Les savants et l'épistémologie vers la fin du XIX^e siècle*, Paris, A. Blanchard, 1995, p. 109-144.

²⁷ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet, op. cit.*, p. 116.

²⁸ *Ibid.*, respectivement p. 158 et p. 116.

²⁹ *Ibid.*, p. 134.

³⁰ *Ibid.*, p. 188.

³¹ *Ibid.*, p. 218.

³² *Ibid.*, p. 221.

au reste, avec le fond des Océans, on l'ignorera toujours »³³. Faille des systèmes en exposition, dissolution de la science, et partant du réel qu'elle épouse, en une multiplicité de faits décousus ; brèche du sens, enfin, que berce l'« éternelle misère de tout », comme dira Guy de Maupassant³⁴. « Où est la règle ? » se demandent incessamment les deux expérimentateurs, ouvrant à leur manière, un espace de contingence absolue né de « contradictions bloquées », de « classifications arbitraires » et de « lois invérifiables »³⁵. Nos vieux érudits, reclus entre Caen et Falaise, projetaient à leur insu les idées et idéaux de leur temps dans une sorte de gouffre comique. En interrogeant naïvement les tenants et aboutissants des sciences commençantes, les deux compères s'en prenaient à la fragilité des systèmes, des métaphysiques, et finalement de la raison :

Ils commençaient des raisonnements sur une base solide ; elle croulait ; – et tout à coup plus d'idée –, comme une mouche s'envole, dès qu'on veut la saisir³⁶.

« Encyclopédie critique en farce »³⁷ ou entreprise de démolitions ? La farce de Chavignolles serait comme indissociable de la représentation que nous avons des prétentions de puissance positive du temps de Flaubert aussi bien que de ses inquiétudes devant la « modernité », formulant un incertain destin, un certain état d'impuissance, un savoir bouleversé, un réel saturé par un excès de connaissances... Bouvard et Pécuchet, atteints à leur tour de cette maladie de vieux civilisés qu'est l'érudition, oscillant entre désir de vivre et désir de savoir, lèvent, dans leur collecte infinie des phénomènes, des abîmes d'interrogations sur l'arbitraire du langage, l'historicité des savoirs, la circulation des idées reçues. Si la structure encyclopédique répond, quant à elle, à la soif d'absorber jusqu'à saturation la quasi-totalité du réel, cette totalité, « trouée en de nombreux endroits »³⁸, entrechoquait nécessairement hasards et causalités bien ordonnées, dans une dérive humaine lacérant le tissu des savoirs. Comme si, pour reprendre les propres termes de Jacques Neefs, le roman de Flaubert scellait « avec fermeté l'impossibilité de toute science assurée » enlevant au XIX^e siècle, au moment même où les fondations d'une science qui se voudrait positive sont posées diversement, « sa prétention à construire l'avenir et à être la flèche du progrès »³⁹.

Pour un bovarysme de la connaissance

L'extension des modes du savoir permet à l'homme de se persuader d'atteindre des régions qui lui sont par essence inaccessibles, de vouloir posséder un pouvoir

³³ *Ibid.*, p. 159.

³⁴ Gustave Flaubert - Guy de Maupassant, *Correspondance*, Article V : « Bouvard et Pécuchet » (Supplément du *Gaulois*, 6 avril 1881), Flammarion, 1993, p. 284.

³⁵ Yvan Leclerc, *La Spirale et le monument, Essai sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, Sedes, 1988, p. 90.

³⁶ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 311.

³⁷ Gustave Flaubert, lettre à Edma Roger des Genettes, 19 août 1872, *Correspondance IV*, *op. cit.*, p. 559.

³⁸ Stéphanie Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet, de Flaubert : une « encyclopédie critique en farce »*, Paris, Belin, coll. « Lettres Sup », 2000, p. 67.

³⁹ Anne Herschberg-Pierrot et Jacques Neefs, « *Bouvard et Pécuchet*. La crise des savoirs », in *L'Invention du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Klincksieck, 1999, p. 339.

qu'il ne pourra jamais conquérir et se fourvoyer misérablement dans l'illusion d'un désir de maîtrise inassouvi. Le bovarysme se conçoit comme un principe d'explication universelle, thème inavoué de l'intelligence humaine de pouvoir comprendre et se représenter à elle-même un pouvoir infini. Bovarysme de la connaissance⁴⁰ ? Certes, le bovarysme flaubertien, qu'un certain Jules de Gaultier hissera au rang de philosophie, rehausse la disproportion formidable entre les interrogations d'un esprit inquiet et les moyens d'y répondre. Mais en voulant accuser les méfaits corrosifs des excès désordonnés de la science, les esprits eurent tôt fait de verser dans une hâtive psychologie du désenchantement marquant la misère fondamentale de l'individu en quête d'idéaux fantômes, proie insignifiante du décor cauchemardesque de la vie⁴¹. Des facteurs scientifiques et philosophiques étaient diversement entrés en jeu pour orchestrer et composer ce prompt « désenchantement ». Se dressent, çà et là, quelques influences majeures du temps, influence anglo-saxonne ou spéculations d'outre-Rhin. Fréquentation assidue d'Arthur Schopenhauer⁴², en premier lieu, coupant et recoupant, de par son pessimisme grinçant, les obsessions du temps. Prénance certaine de la conception de Herbert Spencer exposée dans les *Premiers Principes* selon laquelle les progrès de la science moderne – astronomie ou histoire – découvrent un gouffre d'inconnu toujours plus profond :

Si nous regardons la science comme une sphère qui s'agrandit graduellement, nous pouvons dire que son accroissement ne fait qu'accroître nos points de contact avec l'inconnu qui l'environne⁴³.

Est savoir tout système présentant une vision organisée et globale du monde ? Au triomphal empire des sciences au XIX^e siècle correspondait l'impuissance de la pensée humaine à pouvoir comprendre quelque chose d'un monde qui lui semblait à la fois, suprême paradoxe, expliqué parce que catégorisé à outrance, étranger parce qu'en fin de compte, « comme conquis sur l'infini vide et sans forme »⁴⁴. En ce sens, la présomption flaubertienne est plus que prophétique : car c'est moins l'idée d'un monde clos soumis aux lois rigides d'une pseudo-science ou d'un déterminisme biologique, que celle d'un monde fragile, éphémère, et exposé à l'inconnu, que laissent échapper les paroles de nos deux bonshommes.

L'inconnu, ou « inconnaissable », allait rapidement acquérir ses lettres de métaphysique et de psychologie laissant libre cours à l'échafaudage de fécondes mais dangereuses théories sur l'inanité du savoir humain, qu'abritent les étiquettes de criticisme, de positivisme, d'évolutionnisme ou de relativisme. Le philosophe Eugène de Roberty protestera contre la soudaine apparition de ces nouveaux agnostiques systématisant à outrance l'incapacité de connaître :

⁴⁰ Jules de Gaultier, *Le Bovarysme*, Paris, L. Cerf, 1892, p. 47-51.

⁴¹ Et Flaubert, de se poser en « nihiliste affamé d'absolu », sous la plume de Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1886), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993, p. 97-100.

⁴² Les références abondent ! « Le père du pessimisme contemporain. Schopenhauer » lit-on en titre d'un article de la *Revue bleue* du 18 juillet 1885, p. 73.

⁴³ Herbert Spencer, *Premiers Principes* (1862), traduction E. Cazelles, Paris, G. Baillière, 1871, p. 15.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 79.

Dans l'univers à peine soumis à quelques grandes lois naturelles, on affirmait, non pas l'absence présumée, mais la présence effective de certaines bornes à jamais infranchissables pour la faiblesse de notre esprit⁴⁵.

Ce leitmotiv, obsédant de façon cruelle les savants et philosophes du siècle, tournera bien souvent en préjugé philosophique. Du « monde muet et sombre en soi » où baigne la « matière primitive dénuée de toute propriété » de Friedrich Lange au célèbre discours d'Emil Du Bois-Reymond sur les limites de la connaissance scientifique, en passant par les travaux du neurophysiologiste Jules Soury disséquant la « cécité congénitale de l'intelligence », le ton de l'époque était donné⁴⁶... Elle en appelait à une certaine forme de criticisme de la science, celle que l'on retrouvera précisément sous la plume d'un Henri Poincaré dans les années 1891-1892, comparant la nature des axiomes géométriques à des « conventions » ou des « définitions déguisées », voire, les formules les plus générales de la science à des « intuitions commodes », dont la commodité explicative serait même la seule démonstration⁴⁷. Ou sous la plume d'un André Lalande, lequel soulignera l'année d'après l'incapacité des plus parfaites théories des sciences à pouvoir donner une explication ultime de l'univers, « la science restant dans l'ignorance définitive du réel » et ne pouvant satisfaire l'ambition d'une explication mécaniste des phénomènes de la vie⁴⁸. De tels discours, arrachés de leur contexte, peuvent donner lieu à d'inquiétantes extrapolations idéologiques, prémises de cet « abîme effrayant du scepticisme » dont Bouvard et Pécuchet pressentaient à leur manière la « solitude profonde » et le « désœuvrement complet »⁴⁹. Sans compter le danger, toujours menaçant, d'un germe de corruption minant l'« avenir de la science »⁵⁰, d'une anarchie intellectuelle et morale multipliant des pseudo-vérités qui seraient, formule bien nietzschéenne, des illusions qui s'ignorent...

Le passage graduel de l'absolu au relatif

Le progrès de toute civilisation, qu'égrène un hypothétique chapelet de théories, entraînerait la conviction de l'inanité d'une connaissance absolue, dont nous pouvons, tout au mieux, reculer les bornes et les frontières. Le voilà, ce monde,

⁴⁵ Eugène de Roberty, *Agnosticisme, essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance*, Paris, F. Alcan, 1892, p. 6.

⁴⁶ Friedrich Lange, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, traduit de l'allemand sur la 2^e édition par B. Pommerol, introduction de D. Nolen, Paris, C. Reinwald, 1877-1879, vol. I, p. XIX-XX; Emil Du Bois-Reymond, *Über die Grenzen des Naturerkennens, ein Vortrag*, am 14 August 1872, 4^e édition, Leipzig, Veit, 1876; Jules Soury, *Des doctrines psychologiques contemporaines*. Leçon faite à l'École Pratique des Hautes Études, le 20 novembre 1882. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1883, p. 79.

⁴⁷ Henri Poincaré, « Les géométries non euclidiennes », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, n° 23, 15 décembre 1891, p. 773-774. Et Pierre Duhem, évoquant les lois de la physique : « Plus une science progresse, plus la traduction symbolique qu'elle substitue aux faits d'expérience est abstraite et éloignée des faits », « Quelques réflexions au sujet de la physique expérimentale », *Revue des questions scientifiques*, juillet 1894, p. 187.

⁴⁸ André Lalande, *Lectures sur la philosophie des sciences*, Paris, Hachette, 1893, p. 342-343.

⁴⁹ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 308.

⁵⁰ Pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Ernest Renan, lequel, réédité en 1890, laissait transparaître une vaste désillusion quant aux perspectives ouvertes par les sciences. *L'Avenir de la science, pensées de 1848*, Paris, Calmann-Lévy, 1890.

s'exclamait non sans fureur Gustave Flaubert, encore jeune, « ce grand idiot, qui tourne depuis tant de siècles dans l'espace sans faire un pas, et qui hurle, et qui bave, et qui se déchire lui-même »⁵¹... Certes, les personnages de *Bouvard et Pécuchet*, loin de s'insurger contre une Nature marâtre et cruelle, ne sont en rien redevables de ces « épuisés de la fin pourrissante du romantisme »⁵². Mais entre spleen et révolte, le siècle « moribond » en était à réviser les valeurs traditionnellement admises, vision ô combien funeste d'un monde dépeint par Maurice Barrès dans un texte de jeunesse, que déserte et désole la science, cette « dernière incertitude ouverte sur toutes les incertitudes »⁵³. À l'apogée du scientisme, l'homme et son destin n'avaient donc guère d'éclairage rassurant et la nostalgie d'un monde lisible, transparent, augmentait en proportion du désordre moral et de la confusion des idées. Le champ culturel du XIX^e siècle, précisément, aurait amené l'usure des valeurs traditionnellement acquises, conduisant les penseurs à poser de « tristes vérités »⁵⁴, poussant la spéculation logique jusqu'à la furie destructive. Et l'origine de ces valeurs, clairement dévaluée, rend immédiatement le monde absurde, irrespectueux des plus utiles illusions :

Substance, étendue, force, matière et âme ! autant d'abstractions, d'imaginations. Quant à Dieu, impossible de savoir comment il est, ni même s'il est ! Autrefois, il causait le vent, la foudre, les révolutions. À présent, il diminue. D'ailleurs, je n'en vois pas l'utilité⁵⁵.

L'on en vient fatalement à parler de faillite ou de banqueroute lorsqu'on se sent soudainement dépossédé d'un système total dans lequel tout s'expliquait et s'ordonnait harmonieusement.

« Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels », écrit le même Ernest Renan⁵⁶ en 1876. La célèbre « Prière sur l'Acropole » conte la vacuité des civilisations, des dieux et des hommes, ces éternels passants. Le fameux doute renanien s'est substitué au pari de Pascal : « Nul n'est certain de posséder le mot de l'énigme de l'univers, tout l'infini qui nous enserme échappe à tous les cadres »⁵⁷. Les constructions de l'absolu ont failli. Les vérités de la métaphysique et de la religion ont à leur tour vacillé. « Nous vivons de l'ombre d'une ombre »⁵⁸. Mais de quoi vivra-t-on après nous ? Des charniers du passé, des illusions du présent, du mystère de la destinée ? Le pessimisme humaniste se fait ici l'écho d'un certain pessimisme scientifique. Le témoignage de Maurice Barrès, en appelant à la génération de Taine et de Renan, possède en ce sens une résonance bien singulière, applicable à tous les chemins des savoirs :

⁵¹ Gustave Flaubert, *Mémoires d'un fou*, Paris, Garnier-Flammarion, 1991, p. 268.

⁵² Léo Trézenik, cité par Félicien Champsaur, « La vie littéraire et artistique. Poètes décadenticolets », *Le Figaro*, 3 octobre 1885.

⁵³ [C'est nous qui soulignons]. Maurice Barrès, « Le sentiment en littérature. Une nouvelle nuance de sentir. M. Leconte de Lisle », *Les Taches d'encre*, n° 3, janvier 1885, p. 33.

⁵⁴ Les mots « Qui sait si la vérité n'est pas triste ? » proférés par l'aristocrate Théoctiste possèdent un son funèbre, Ernest Renan, *Dialogues et Fragments philosophiques*, in : *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 614.

⁵⁵ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 316.

⁵⁶ Ernest Renan, « Prière sur l'Acropole », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1876, p. 487.

⁵⁷ Ernest Renan, « Discours prononcé à Tréguier », 2 août 1884, in : *Discours et conférences*, *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 850.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 851.

D'une façon plus générale, la grande affaire pour votre génération aura été le passage de l'absolu au relatif⁵⁹.

L'un des thèmes fondateurs du champ épistémologique, idéologique du temps reposait sur une vision éclatée, morcelée et discontinue du monde remplaçant la classique conception de l'unité et de l'immutabilité.

La faillite de la raison

Si, dans l'ici-bas, la philosophie du transformisme relativise l'histoire des civilisations et suspend la condition humaine aux mythes biologiques de l'amour et de la mort⁶⁰, la contemplation des profondeurs étoilées est loin de susciter pour nos deux amateurs des rêves d'harmonie et de beauté. L'histoire, et surtout les ciels, ont changé depuis l'époque de Pascal. Le Soleil ? On le croyait immobile mais « les savants aujourd'hui, annoncent qu'il se précipite vers la constellation d'Hercule ! »⁶¹ L'impossibilité de saisir le monde dans sa mouvance n'est pas un fait nouveau. Louis Châtelier évoquera à juste titre une « fracture »⁶² de la conscience dans la mesure où la découverte de l'univers dans son immensité avait déjà provoqué parmi les intellectuels – et ce depuis la révolution copernicienne – des réactions diverses et parfois contradictoires. Mais ce qu'il nous faut retenir dans cet ébranlement moderne de la raison et ce broyage des systèmes, c'est bel et bien cette impitoyable remise en question des façons classiques et traditionnelles de concevoir et d'expliquer le monde, l'exil des chimères Cause et Effet. Comme si la science, loin d'avoir donné à l'homme le « savoir positif », lui révélait incessamment, dans un chaos de contestations, l'étendue de son ignorance et l'impossibilité d'en sortir :

Il leur semblait être en ballon, la nuit, par un froid glacial, emportés d'une course sans fin, vers un abîme sans fond, – et sans rien autour d'eux que l'insaisissable, l'immobile, l'Éternel⁶³.

La crise épistémique, d'où émerge la modernité, prend place avec l'avènement d'un réel infini. Ce « mal de l'Espace-Temps »⁶⁴, que décrira si justement le Père Teilhard de Chardin, dessinait déjà l'univers infini de la nouvelle cosmologie se mouvant « sans fin et sans dessein » dans l'espace éternel, dans une impression perpétuelle d'écrasement et d'inutilité⁶⁵.

⁵⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés* (1897), Paris, Plon, Le Livre de poche, 1967, p. 203. Ce qu'exprimait Ernest Renan en des termes quasi similaires : « Le grand progrès de la réflexion moderne a été de substituer la catégorie du *devenir* à la catégorie de l'*être*, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité », *L'Avenir de la science*, in : *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 873-874.

⁶⁰ On peut se référer, à titre d'exemple, aux articles d'Anatole France sur « Les origines humaines » parus dans la revue *Musée des deux mondes*, 1^{er} juillet 1873, p. 38-39 ; 15 juillet 1873, p. 45-46 et 1^{er} août 1873, p. 53-54, Bachelin-Deflorenne, 1873.

⁶¹ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 138.

⁶² Louis Châtelier, *Les espaces infinis et le silence de Dieu*, Paris, Aubier/Flammarion, 2003, p. 148.

⁶³ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 303. « Nihil, Rien ! Programme farouche des lassitudes immenses de l'humanité. Plus de rois, plus de prêtres, plus de Dieu, plus rien ! » selon Émile Bergerat, « Nihilisme », *Les chroniques de l'homme masqué*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1882, p. 41.

⁶⁴ Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 227.

⁶⁵ Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1973, p. 336-337.

L'homme se sentira toujours impuissant à déléguer un ordre « naturel » à un monde dont l'opacité menace dangereusement. Le philosophe Georges Palante, dans un vif opuscule intitulé *Pessimisme et individualisme*, analysera cette attitude comme l'un des sceaux les plus frappants de la fin du XIX^e siècle. C'est « l'aveu d'impuissance de l'intelligence » devant un monde qui dépasse sa conception ; « c'est la philosophie aboutissant à l'impossibilité d'établir la raison d'être originelle ou finale de quoi que ce soit » ; « c'est l'inanité des systèmes que nous prétendons imposer à la réalité »⁶⁶. Les instruments de la science ne sont que des moyens pour multiplier l'ignorance où nous sommes de la nature, en multipliant nos rapports avec elle. La collecte des savoirs ne peut dans cette optique conter autre chose que les découvertes ingénieuses d'apparences nouvelles. Le thème de la « prison perpétuelle »⁶⁷, du savant jouet de ses propres découvertes, est une constante de la mélancolie scientifique, que l'on retrouve plus expressément sous la plume de Jules Soury :

On aimerait à croire à la nécessité et à l'universalité des grandes lois cosmiques que l'homme a découvertes en son coin d'univers : mais le moyen de les vérifier à jamais dans l'infini⁶⁸ ?

C'est par l'effet d'une pure illusion que les sciences apparaissent comme des constructions indépendantes de l'esprit humain, conclut de même André Lalande dans ses *Lectures sur la philosophie des sciences* :

Ce que nous appelons le monde extérieur est donc en définitive l'ensemble de nos représentations internes, que la nature de notre esprit nous force à objectiver⁶⁹.

Limites de l'explication scientifique que l'on retrouve encore sous la plume du père de la neurophysiologie moderne :

Il y a, dans tout savant, un inventeur, un croyant, presque toujours prisonnier de sa doctrine, de sa théorie, de son système, au moins pendant qu'il en construit l'édifice. La part d'illusion nécessaire qui domine tout esprit créateur est la condition même de son activité⁷⁰.

Les sciences, n'étant pas infaillibles, sont vides des vérités fondamentales et n'offrent le plus souvent que des points de vue partiels, nécessairement limités et appelés à être indéfiniment remodelés. Plus largement, les désignations de la science renvoient-elles à une réalité, ou construisent-elles un monde abstrait, de convention, coupé du réel ? L'inquiétude de *Bouvard et Pécuchet* sur les nomenclatures, renvoyant aux débats ambiants de la géologie et de la zoologie, confronte plus largement le savant à un problème essentiel, et toujours actuel : celui de l'arbitraire des catégories scientifiques. Le problème soulevé par nos deux expérimentateurs n'est rien moins que celui du réalisme du langage de la science, qui est au fond même de toute interrogation sur la vérité scientifique.

⁶⁶ Georges Palante, *Pessimisme et individualisme* (1914), Bédée, Éditions Folle Avoine, 1999, p. 53.

⁶⁷ Anatole France, « À M. Adrien Hébrard », *La Vie littéraire*, première série, Paris, Calmann-Lévy, 1888, p. IV.

⁶⁸ Jules Soury, *Bréviaire de l'histoire du matérialisme*, Paris, G. Charpentier, 1881, p. 3-4.

⁶⁹ André Lalande, *Lectures sur la philosophie des sciences*, op. cit., p. 335.

⁷⁰ Jules Soury, *Le Système nerveux central, structure et fonctions, histoire critique des théories et des doctrines*, Paris, G. Carré et C. Naud, 1899, p. X.

C'était vouloir confronter, en quelque sorte, le chercheur aux notions de certitude et de probabilité. Pour le physicien Pierre Duhem, les lois scientifiques « ne sont jamais ni vraies ni fausses ; comme les expériences sur lesquelles elles reposent, elles sont approchées »⁷¹. L'intelligibilité de l'univers, dont se soucie la raison humaine, manifeste cependant cet incessant besoin d'en fournir une représentation générale. Mais si notre raison – cette « chose vague, indéfinie, incertaine, confuse, changeante, variable dans un même individu » – « ne jette que trouble et contrariétés »⁷², que dire alors du statut de la connaissance et du pouvoir de tout savoir ? Laissons, encore plus explicitement, la parole à Anatole France, dont la lucidité de vision recoupe magistralement la discursivité savante du temps que hantent les notions fondamentales de relativité et d'irrationalité :

En dehors de l'homme, il n'y a ni mathématique ni géométrie, et c'est en définitive une connaissance qui ne nous fait pas sortir de nous-mêmes, bien qu'elle affecte un air d'indépendance assez magnifique⁷³.

La connaissance ne serait-elle qu'un dérisoire château de cartes ? Dès lors, comment naviguer entre l'aliénation d'un monde déterministe, régi par des lois ne laissant aucune place à la nouveauté, et celle d'un univers acausal, où rien ne peut jamais être prévu, encore moins connu ?

La béance du réel

« Peut-être qu'il n'y a pas de but ? »⁷⁴ Ce ne sont pas seulement les idées de progrès, de système et de totalisation qui sont rejetées dans *Bouvard et Pécuchet*, mais aussi celle d'une probable cause finale, anticipant sur une « puissance d'intranquillité »⁷⁵, sur une inquiétude ontologique, une mise en branle des espaces infinis, déréglant la limitation des savoirs établis, déliant les règles incertaines d'un siècle, entrecoupant de longs silences la saine quiétude du réalisme naïf. À l'aube de l'ère technologique, nos « Deux Cloportes »⁷⁶ aux allures homériques ne se contentent pas seulement de broyer l'affreuse mécanique des « creux exposants »⁷⁷ de la science avec l'attention de l'ethnologue observant les mœurs bizarres d'une tribu ; ils interrogent déjà les problèmes éthiques d'un univers instable, désordonné

⁷¹ Pierre Duhem, « Quelques réflexions au sujet de la physique expérimentale », *op. cit.*, p. 226.

⁷² Anatole France, « Dialogue sur la métaphysique et l'existence de Dieu », *Dernières pages inédites*, Paris, Calmann-Lévy, 1925, p. 8-9. Sans compter l'amer constat de 1889 : « Nous avons mangé les fruits de l'arbre de la science, et il nous est resté dans la bouche un goût de cendre. [...] Noyés dans l'océan du temps et de l'espace, nous avons vu que nous n'étions rien, et cela nous a désolés », « Pourquoi sommes-nous tristes ? » *Le Temps*, 31 mars 1889, repris dans *La Vie littéraire*, troisième série, *op. cit.*, p. 7-8.

⁷³ Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard* (1893), in : *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 268.

⁷⁴ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 139.

⁷⁵ Anne Herschberg-Pierrot et Jacques Neefs, « *Bouvard et Pécuchet*. La crise des savoirs », *op. cit.*, p. 350.

⁷⁶ Gustave Flaubert, lettre à Jules Duplan, 15 avril 1863, *Correspondance III* (janvier 1859-décembre 1868), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 319.

⁷⁷ Nous empruntons l'expression à Villiers de l'Isle-Adam, *Axël* (1889), in : *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, p. 644.

et soudainement privé de sens, vacillant à tout instant dans l'impertinente « illusion » ou l'incohérent « mauvais rêve »⁷⁸.

En conclusion, Pécuchet déclare, reprenant à son compte l'aphorisme d'Héraclite : « Tout passe, tout coule »⁷⁹. Car au-delà de la divergence des opinions et savoirs rencontrés, au-delà de l'imbroglie des systèmes, de l'insouciance des dates et du dédain des faits, l'inquiétude des personnages est inspirée en majeure partie de la recherche manquée d'un point fixe, qu'un savoir limité, nécessairement défectueux, ne saurait absoudre. « La création est faite d'une matière ondoyante et fugace. Mieux vaudrait nous occuper d'autre chose ! »⁸⁰. La perte de confiance dans la stabilité du monde emporte nécessairement avec elle la confiance dans la science. La faillite de Bouvard et Pécuchet, c'est d'abord celle de la quête des certitudes, des certitudes irritées comme le laissera supposer Maurice Barrès⁸¹ cinq ans plus tard. « Tout coule », et comme toutes choses, la science en devient périssable. La négation formelle d'un monde systématisé, du moins stable et permanent, équivaut à l'impossibilité de jeter l'ancre au sein d'un monde en perpétuelle mouvance. « Ah ! que nous voudrions quelque chose de réel, de définitif et d'éternel pour nous y appuyer à jamais !... Stérile désir ! »⁸² Le monde apparaissait, non plus dans sa réalité ferme et rassurante, mais comme le produit discontinu d'une constante et perpétuelle évolution, « fusées de phénomènes caducs » pour Hippolyte Taine⁸³ qu'une force inconnue détruit ou renouvelle, dans une succession indéfinie de mouvements et de faits multiples.

La science ne serait-elle pas finalement l'une des plus belles chimères flaubertiennes, annonçant l'entrée en scène des apologistes de l'éphémère ? À moins que ce ne soit précisément l'expression d'un doute fondamental tordant ce qu'on entend usuellement par principe de réalité ? Ce réel, dont « l'odeur féroce et comme dévorante » écrivait Flaubert⁸⁴, ne serait que la constante manifestation d'une vie dont le socle se déroberait à l'arbitraire du savoir humain⁸⁵ ? Il y avait assurément, dans cette crise de la connaissance, où jamais d'ailleurs l'appel au savoir et à l'éclaircissement n'avait été aussi déchirant, une crise de la réalité doublant largement celle des valeurs traditionnelles. Car au-delà du réquisitoire inachevé, semble se jouer une impitoyable lutte de pouvoir entre le savoir et le réel. Le plaisir « satanique » de comprendre signerait la brisure existentielle des vaines espérances vis-à-vis de la réalité, face à cet incessant besoin de clarté intellectuelle qui cherche à compenser les contradictions de l'existence. Le masque du vide guette cependant à tout moment la conscience prise à ce piège, comparant, tel l'ermite saint Antoine, le monde à une connaissance hallucinée. Et admirer « des choses qui

⁷⁸ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 320.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 159.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 159.

⁸¹ Maurice Barrès, « L'ennui baille sur ce monde décoloré par les savants. Tous les dieux sont morts et trop lointains ; pas plus qu'eux, notre idéal ne vivra », « Le sentiment en littérature. Une nouvelle nuance de sentir. M. Leconte de Lisle », *Les Taches d'encre*, op. cit., p. 33.

⁸² Paul Bourget, « Les Lacs anglais » (1882), *Études et portraits*, t. II, Paris, A. Lemerre, 1889, p. 150.

⁸³ L'expression fait allusion à l'essai d'Hippolyte Taine, *De l'Intelligence*, que cite longuement Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, op. cit., p. 142.

⁸⁴ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 321.

⁸⁵ Stéphanie Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet, de Flaubert : une « encyclopédie critique en farce »*, op. cit., p. 87.

n'existent pas »⁸⁶ revient à dire que les mécanismes de l'intelligence – si nous reprenons les fines explications d'Hippolyte Taine dans un ouvrage majeur du temps *De l'Intelligence* – créent, faute de mieux, « des illusions et des rectifications d'illusion », « des hallucinations et des répressions d'hallucination »⁸⁷... Toute vérité scientifique, historique n'est en ce sens que « représentation », « mirage », reflet de la pensée humaine.

En somme, c'est l'humanité d'un monde dont le ciel ne reflète que les solitudes de l'éther glacé que dénonceront les artistes et les poètes. À moins que l'homme ne soit fait ni pour découvrir son origine et ses fins, ni pour savoir et connaître. Mais cela est une autre histoire...

L'épistémologie flaubertienne se situerait à mi-chemin des *Dialogues philosophiques* d'Ernest Renan et des chroniques d'Anatole France recueillies dans *Le Jardin d'Épicure*⁸⁸. Elle n'en dénote pas moins de la part de Flaubert une formidable leçon de choses, une mise en mouvement de l'ignorance relative du savoir, posant, au-delà du trouble ontologique, le drame moderne de la connaissance. Si la science vaut comme réflexion que l'inquiétude provoque et que l'inquiétude dépasse, ses découvertes signent assurément, en cette fin de XIX^e siècle, la relativité et la fragilité des hypothèses scientifiques, dans un monde voué à la contingence, à l'inconnaissable, au ciel Pétulance et au dieu Hasard⁸⁹. Mais vivant néanmoins dans un monde où la science n'évolue pas à l'intérieur d'un territoire délimité, hermétiquement clos, mais dans un monde en transaction permanente, l'objet de science se voit nécessairement, pour reprendre les termes de Dominique Lecourt, « margé par l'élan de l'imaginaire et des fantasmes humains » autant que par l'« engagement rationaliste » de l'esprit qui veut connaître⁹⁰. Et si toute certitude se rapporte en définitive au « rêve irritant de notre imagination »⁹¹, laissons les poètes... et les copistes de Chavignolles résoudre la fiction de la science en termes esthétiques...

<http://www.univ-rouen.fr/flaubert/10revue/revue4/revue4.htm>

Sandrine SCHIANO-BENNIS

Docteur ès lettres de l'université de Paris-IV Sorbonne, Sandrine Schiano-Bennis poursuit des recherches sur l'interférence des discours intellectuels – philosophiques et scientifiques – dans les œuvres littéraires des années 1870-1900. Elle s'intéresse parallèlement à l'incidence du phénomène religieux aux interstices de l'histoire, plus particulièrement dans le cadre de la période romantique. Ces travaux ont abouti à la signature d'un premier ouvrage, *La renaissance de l'idéalisme à la fin du XIX^e siècle*, paru en 1999 aux Éditions Honoré Champion. Elle participe également à des séminaires et colloques universitaires en histoire des religions et philosophie des sciences, et collabore à différentes revues littéraires.

Contact : Sandrine.Schiano-Bennis@wanadoo.fr

⁸⁶ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 310.

⁸⁷ Hippolyte Taine, *De l'Intelligence*, t. I, Paris, Hachette, 1870, p. 477.

⁸⁸ Plus précisément entre 1876, date de parution des *Dialogues philosophiques* d'Ernest Renan et 1895, date de parution du recueil *Le Jardin d'Épicure*, composé d'articles publiés par Anatole France entre 1886 et 1893 dans *Le Temps*.

⁸⁹ Expressions mises en circulation sous les plumes respectives d'Émile Boutroux, Herbert Spencer et Friedrich Nietzsche.

⁹⁰ Dominique Lecourt, « Sciences, mythes, éthique », *Cahiers d'épistémologie*, n° 264, 2001, cité par Jean-François Chassay, *Imaginer la science : le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*, Montréal, Liber, 2003, p. 78-79.

⁹¹ Maurice Barrès, *Anatole France*, op. cit., p. 28.